

Y I T S K H O K K A T Z E N E L S O N

LE CHANT
DU PEUPLE JUIF
ASSASSINÉ

Traduit du yiddish par Batia Baum

Présenté par Rachel Ertel

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Le Chant du peuple juif assassiné
s'inscrit dans notre

BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

Cette traduction du *Chant du peuple juif assassiné*
est parue pour la première fois en édition bilingue en 2005
aux éditions Bibliothèque Medem, Paris.

Titre original :

דאָס ליד פֿון אויסגעהרגעטן ייִדישן פֿאָלק
Dos lid fun oysgehargetn yidishn folk
Katzenelson, Yitskhok

© Maison de la culture yiddish – Bibliothèque Medem, 2005,
pour la traduction française de Batia Baum
ainsi que la présentation de Rachel Ertel.
© Zulma, 2025, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Pour l'âme de ma Hanna,
Pour l'âme de Berl mon frère,
Tués avec les fils de leur famille,
Et avec mon peuple tout entier,
Et il n'est pas de sépulture.

Vittel, octobre 1943-janvier 1944

I

CHANTE !

Chante, chante ! Prends ta harpe, vide, creuse
et légère,
Sur ses cordes fines jette tes doigts pesants,
Cœurs lourds de douleur, et chante le dernier
chant,
Chante les derniers Juifs d'Europe sur cette terre.

Comment chanter ? Comment ouvrir la bouche
et chanter,
Moi qui suis resté seul et dernier –
Ma femme et mes enfants, mes deux petits
– horreur !
M'étreint l'horreur... On pleure ! J'entends au loin
des pleurs...

Chante, chante ! Lève haut ta voix brisée de
douleur,
Cherche ! Monte Le trouver là-haut, s'Il y est
encore –
Et chante, chante-Lui le chant dernier du Juif
dernier –
Il a vécu, est mort, sans sépulture, et n'est plus !...

Comment chanter ? Comment lever ma tête
roide ?
Ma femme déportée, et mon Bentsion, et Yomele,
un enfant,
Ils ne sont plus à mes côtés, et ne me quittent pas un
instant !
Ô ombres noires de mes seules lumières, ombres
aveugles et froides !

Chante, chante une dernière fois encore sur cette
terre,
Jette la tête en arrière, vrille sur Lui ton regard lourd,
Et chante une dernière fois, joue pour Lui sur ta
harpe légère :
De Juifs il n'en est plus ! Exterminés, à jamais
disparus !

Comment chanter ? Comment lever les yeux,
Ce regard figé en ma tête pétrifiée ? Une larme
gelée
Reste collée sur mon œil vitreux... Elle veut
s'arracher, veut couler,
Et ne peut se détacher, ne peut tomber... Dieu, mon
Dieu !

Chante, chante, lève haut vers le ciel aveugle ton
regard blanc,
Comme s'il était encore dans les cieux un Dieu...
Fais-Lui signe,
Comme si brillait encore sur nous une haute
splendeur qui nous illumine !

Assis sur les ruines de ton peuple assassiné, lance
ton chant !

Comment chanter, quand le monde m'est un désert ?
Comment jouer, les mains tordues de désespoir ?
Où sont mes morts ? Je cherche mes morts, ô Dieu,
en chaque dépotoir,
En chaque tas d'ordures, en chaque tas de cendres
– où êtes-vous, mes morts ?

Criez du fond des sables, de sous chaque pierre criez,
De toute poussière, de toute flamme, de toute
fumée –
C'est votre sang et votre sève, c'est la moelle de vos
os,
C'est votre chair et votre vie ! Criez, criez bien haut !

Des entrailles des bêtes dans la forêt, des poissons
dans la rivière,
Qui vous ont dévorés – criez ! Du fond de la
fournaise criez, grands et petits, criez,
Je veux entendre votre voix, je veux un cri de
douleur, un hurlement de colère,
Je veux une clameur : crie, peuple juif assassiné, crie,
lance ton cri !

Ne crie pas vers le ciel, il t'écoute aussi peu que ce
tas d'immondices, la terre...
Ne crie pas vers le soleil, cette lanterne sourde...
Ah, si je pouvais éteindre ses feux

Comme on éteint la lampe, en ce repaire d'assassins
désert !

Mon peuple, tu m'éclairais bien mieux, combien
plus lumineux !

Ô montre-toi, mon peuple, apparais, tends les mains
Hors des fosses profondes et longues où sur des
milles tu t'entasses

En rangs serrés, couche sur couche, inondé de chaux
et brûlé.

Montez ! Sortez des profondeurs, des strates les plus
basses !

Venez tous, de Treblinka, d'Auschwitz, de Sobibor,
De Belzec, de Ponar, venez d'ailleurs encore, et
encore et encore !

Les yeux exorbités, le cri figé, un hurlement sans
voix – sortez

Des marais, des boues profondes où vous gisez
enlisés, des mousses putréfiées...

Venez, desséchés, broyés, moulinés, venez, prenez
place,

Faites cercle autour de moi, ronde immense, longue
sarabande,

Grands-pères, grands-mères, pères, mères portant
vos enfants au giron,

Venez, ossements juifs, réduits en poudre et en pains
de savon !

Apparaissez, surgissez à mes yeux, venez tous, venez,
Je veux vous voir tous, je veux vous contempler,
je veux sur vous,
Sur mon peuple, mon peuple assassiné, jeter mon
regard muet, atterré –
Et je vais chanter... Oui... À moi la harpe – je joue !

3-5 octobre 1943

II

JE JOUE

Je joue... Je me suis assis bas contre terre,
endeuillé,
J'ai joué et tristement chanté : ô mon peuple !
Des millions de Juifs dressés autour de moi pour
m'écouter,
Des millions d'assassinés pour m'entendre – vaste
auditoire !

Vaste auditoire, une foule immense, ô immense ! La
vallée d'Ézéchiél
Emplie d'ossements pourrait ici se terrer dans un
coin.
Et lui, le prophète, n'aurait plus cette fierté
d'autrefois, cette foi en le ciel
Pour parler aux massacrés, comme moi il se tordrait
les mains,

Comme moi démunie, comme moi rejetant en arrière
son front lourd
Pour contempler hagard le ciel, gris et lointain et
désolé alentour,
Et laisserait retomber sa tête de tout son poids,
Rocher pétrifié courbé plus bas que terre, et sans voix.

Ézéchiél ! Toi, Juif déporté dans les plaines de
Babylone, tu as vu
Les ossements desséchés de ton peuple, et tu as
perdu la raison,
Ézéchiél, tu t'es égaré... Et tel un pantin éperdu
Tu t'es laissé mener par ton Très-Haut en cette
vallée de vision.

Et t'est venue cette question : « Peuvent-ils revivre ? »
Dis, peut-on
Redonner vie à ces ossements ? Et tu ne sais
répondre, ni oui ni non.
Et moi à mon tour, que dire ? Malheur, malheur et
affliction !
De mon peuple, de mon peuple assassiné, il ne reste
pas même les os !

Plus rien à revêtir de chair, à recouvrir de peau,
Plus rien en quoi insuffler la vie, l'esprit...
Vois, vois, un peuple exterminé ici tout entier, un
peuple assassiné
Nous regarde de ses yeux fixes, pose sur nous ses
yeux morts et figés.

Vois, vois – ces millions de têtes et de mains tendues
vers nous – tu peux compter !
Vois, sur les visages, sur les lèvres, est-ce une prière
ou un cri, sous ce masque rigide ?
Approche, va les toucher... Il n'y a rien à toucher,
que du vide !

J'ai imaginé un peuple juif! Je les ai tous
inventés!

Ils ne sont plus ! Et plus jamais ne seront ici-bas sur
la terre!
Je les ai imaginés. Oui, je suis assis à terre et je les
imagine,
Mais vraies sont leurs souffrances que tu vois, vraies
leurs peines,
Vraie et immense la douleur de leur mort assassine...

Vois, vois, ils sont là, dressés autour de moi jusqu'au
lointain,
Et tous – un frisson d'épouvante me transit au fond
de l'âme –
Tous ont les yeux de mon Bentsion, de mon Yomek
les yeux chagrins,
Tous me contemplent avec les yeux nostalgiques de
ma femme.

Avec les grands yeux bleus de mon frère Berl
– oui !
D'où vient qu'ils ont tous son regard ? Mais c'est lui,
lui en personne !
Il cherche ses enfants et ne sait pas qu'ils sont ici,
Parmi les millions ici... Ne rien lui dire, non...

Ma Hanna a été enlevée avec nos deux jeunes fils !
Ma Hanna sait, avec elle ils ont été entraînés à la
mort –

Mais elle ne sait pas où est Tsvi ! Elle ne sait pas où
je suis,
Elle ne sait pas mon malheur, elle ne sait pas que
je vis...

Elle lève sur moi les yeux, ses yeux muets, ses yeux froids,
Comme lève sur moi les yeux mon peuple tout
entier, elle ne me voit pas.
Ô viens, ma silencieuse au silence si parlant, viens,
ma Hanna,
Viens ! Regarde-moi, écoute ma voix, reconnais-moi !

Écoute, Bentsikl, mon précoce, mon génie, tu peux
saisir
Du dernier des Juifs ce dernier chant des
Lamentations.
Et toi, mon Yomele, ma lumière, ma consolation,
Où est ton sourire, Yom ? Ô, un sourire – non, pas
de sourire...

J'ai peur de ton sourire, Yomele, comme on doit
avoir peur
De mon propre sourire... Écoute plutôt ce chant :
Sur ma harpe j'ai jeté la main comme on jette son
cœur,
Et que plus vive encore soit notre douleur !... Et la
douleur, et le chagrin !...

Ézéchiël, lui non, Jérémie... Lui non plus, je n'ai nul
besoin de lui !

Je les ai appelés : oh, aidez-moi, donnez-moi votre
appui !
Mais je n'attends rien d'eux pour mon dernier chant,
Eux avec leurs prophéties – et moi, au plus profond
de mes douleurs.

15 octobre 1943